

Les chemins de la danse : Louise Lecavalier, triptyque

Rosaline Deslauriers

Numéro 123 (2), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deslauriers, R. (2007). Les chemins de la danse : Louise Lecavalier, triptyque. *Jeu*, (123), 13–16.

Les chemins de la danse : Louise Lecavalier, triptyque

Le chemin est un hommage à l'espace. Chaque tronçon du chemin est en lui-même doté d'un sens qui nous invite à la halte.

Milan Kundera, *l'Immortalité*

Deux mois avant de présenter le fruit de sa récente collaboration avec les chorégraphes Crystal Pite, Benoît Lachambre et Tedd Robinson au Centre Pierre-Péladeau de Montréal, Louise Lecavalier foule le seuil du Théâtre de la Ville pour offrir au public parisien ce spectacle composé de deux solos, *Lone Epic* et « I » *Is Memory*, ainsi que de *Lula and the Sailor*, un duo extrait de *Cobalt rouge*, créé en 2005. Si l'enthousiasme est mitigé devant cette triade où le spectateur est invité à

suivre Lecavalier à travers trois démarches artistiques différentes et autant de façon d'appréhender l'espace et les multiples tracés que peut y dessiner un corps en mouvement, la critique, elle, est ravie. « Aujourd'hui, si elle ne s'élance plus dans une danse de l'extrême et dans des tours vertigineux sur elle-même, qui ont fait sa signature, sa physicalité et son intense présence sur scène dégagent un magnétisme tout aussi fascinant », écrit Isabelle Danto qui, dans *Le Figaro*, qualifie ce spectacle de

« magique » et le désigne comme un « retour événement ». « Louise Lecavalier fait de son retour un événement rare », lit-on également dans le programme. Ce spectacle convie en effet le public à des « retrouvailles » atypiques, puisqu'il s'agit de découvrir les nouveaux sentiers empruntés par Lecavalier depuis qu'elle a tourné la page *La La La Human Steps*, après un détour par la boxe et le yoga. Un triptyque qui s'inscrit dans un espace-temps polymorphe, dansé par une artiste dont la carrière fait à la fois preuve de maturité et de pérennité.

Lone Epic : mesure et démesure du corps dansant

Frappée de plein fouet par un faisceau de lumière, Lecavalier fait sa première apparition au centre de trois rangées de pupitres bien alignés, sur lesquels reposent de blanches partitions : une ouverture en grande pompe, sur fond de musique symphonique. Vêtue d'un costume bleu clair, le nez chaussé de lunettes et des souliers aux pieds, celle qui, avec son allure de rock star, fut la muse d'Edouard Lock se glisse dans la peau d'un chef d'orchestre qui dirige, par une gestuelle grandiloquente orchestrée

LONE EPIC (2006), CHORÉGRAPHIE DE CRYSTAL PITE. AVEC LOUISE LECAVALIER. *LULA AND THE SAILOR* (2005), CHORÉGRAPHIE DE TEDD ROBINSON. AVEC LOUISE LECAVALIER ET ÉRIC BEAUCHESNE. « I » *IS MEMORY* (2006), CHORÉGRAPHIE DE BENOÎT LACHAMBRE. AVEC LOUISE LECAVALIER. SPECTACLE PRÉSENTÉ À PARIS AU THÉÂTRE DE LA VILLE - LES ABBESSES -, DU 1^{ER} AU 4 DÉCEMBRE 2006, ET À MONTRÉAL PAR DANSE DANSE AU CENTRE PIERRE-PÉLADEAU, DU 8 AU 10 FÉVRIER 2007.



Louise Lecavalier dans
Lone Epic, chorégraphie
de Crystal Pite. Photo :
Carl Lessard.

par Crystal Pite, des musiciens et un public invisibles : une bande-son qui marie applaudissements et extraits de la trame de *Citizen Kane*, composée par Bernard Herrmann. La suprématie apparente de ce « personnage » de mégalomane, incarné par Lecavalier et sans doute inspiré par le film de Orson Welles, ploie cependant très vite sous l'effet d'une force invisible qui émane, justement, de cette musique qui foudroie l'interprète, rythme sa lutte contre l'espace – et contre elle-même. Mesure et démesure sont ainsi convoquées au sein d'une chorégraphie conçue comme une perpétuelle alternance entre deux extrêmes : ici, la danseuse emprunte l'image du maître de cérémonie qui ajuste ses lunettes, impose le silence ou module la puissance du son en frappant un pupitre de sa baguette, là, elle semble fuir tant le rôle de chef d'orchestre que son costume, pour s'adonner à une danse fougueuse, ses membres s'élançant dans l'espace comme s'ils étaient mus par leur propre volonté. Rapidement, Lecavalier se dépouille d'ailleurs de son accoutrement de femme « sérieuse » et, à

l'instar des éléments du décor qu'elle propulse au sol, sa crinière se dénoue pour fouetter l'air et le plateau de tourbillons aux reflets chatoyants.

Comment, du reste, ne pas souligner la facture éminemment théâtrale de cette chorégraphie au sein de laquelle effets de lumière, dispositif scénique et discours deviennent les précieux alliés du corps dansant ? Au fil de ses mouvements, Lecavalier dévoile la face cachée des partitions, ornée d'un mot unique, pour articuler des bribes de phrases – « Elle pense », « À qui pense-t-elle ? », « Toi encore » – lesquelles se modulent tantôt en affirmations tantôt en questions. Ailleurs, les pupitres renversés par l'interprète se retirent doucement en direction des coulisses. Le plateau tout entier devient dès lors soumis à une puissance inconnue, s'animant par secousses autour d'un chef, possédé par la musique.

Lula and the Sailor: Lecavalier et son double

Après un baiser envoyé aux spectateurs, telle une promesse de retour sans cesse renouvelée, Lecavalier disparaît en coulisse pendant qu'on dessine, sur le sol, un carré blanc aux angles parfaits. Intervalle qui, s'il paraît long à certains spectateurs – qui se mettent à applaudir d'impatience – se présente pourtant comme une halte nécessaire, un passage entre deux paysages dissemblables mais complémentaires. Dans ce panneau central du triptyque, les mots s'étirent en de multiples points pour céder la place aux lignes, à une lutte sans artifices entre le dehors et le dedans. La figure du double, qui s'inscrivait en filigrane de *Lone Epic*, est désormais matérialisée par un second corps : celui d'Éric Beauchesne qui, adoptant une posture voûtée et un visage inquiet, pourchasse Lecavalier autour du ring où elle semble confinée. Après quelques tours de piste et quelques feintes, les danseurs se touchent un instant, puis se séparent pour réinvestir leur espace respectif. Sur fond de chants d'oiseaux et de pulsations rythmiques, les bras de Lecavalier ondulent ou s'animent de tremblements, son corps s'agit de soubresauts, donne à lire une souffrance qui s'apaise, parfois, au contact de l'autre. Cette poursuite entre Lecavalier et son partenaire, que Tedd Robinson désigne telle une « méditation sur la simplicité comme activité » (programme du Théâtre de la Ville), semble ainsi refléter les turbulences d'une pensée en mouvement. Ici, la danseuse use de gestes sobres mais efficaces pour cacher de ses mains les yeux de son partenaire, là, elle interagit avec la musique créée par Yannick Rieu, attrapant un son au creux de sa paume avant de l'échapper, espiègle. Après un dernier regard en direction du public, Lecavalier disparaît dans le noir, terminant de nouveau sa prestation sur un mode ludique, par un jeu de mains qui ressemble à une confidence : l'acte de danser, malgré les aléas de la route, demeure indissociable du plaisir.

« I » *Is Memory: de la théâtralité à la performance*

Pour clore la soirée, Lecavalier transporte le public dans un espace-temps suspendu au sein duquel lenteur et absence d'action sont au rendez-vous. Pendant une quarantaine de minutes, elle donne vie à un ensemble de sport jaune et noir trop grand pour elle, s'y glissant imperceptiblement pour imprimer dans l'œil du spectateur l'image d'un corps difforme qui se liquéfie sur une chaise avant de se mettre en marche, astronaute en « jogging » dont l'avancée hésitante rappelle parfois celle du chef d'orchestre portraituré dans le premier tableau. Tel un fœtus, la danseuse se blottit dans son



fauteuil de fortune ou y grimpe, à l'aide d'une barre, pour gagner une verticalité autre, tête-bêche, pieds vers le ciel. Puis, elle semble nager sur le sol ou flotter en apesanteur dans un espace intersidéral. Grâce à la précision du geste, d'un corps qui met en jeu chacune de ses articulations, l'air devient dense, tangible presque, et Lecavalier progresse dans un temps infini. Dans cette chorégraphie, signée Benoît Lachambre, l'interprète semble avoir sondé les profondeurs de son être pour laisser surgir l'état de butô, voire « son » butô. Si la musique de Laurent Maslé laisse entendre des petits cris et des bruits de bébés qui zozotent, certaines postures adoptées par Lecavalier, qui se re-

Louise Lecavalier dans « I »
Is Memory, chorégraphie
de Benoît Lachambre.
Photo : Carl Lessard.

croqueville, tire la langue, grimace ou pousse de longs hurlements muets, évoquent directement cette forme spectaculaire, située aux confins du visible et de l'invisible, une danse où le silence de la bouche participe de l'éloquence de la chair. Toutefois, en fin de parcours, le rythme de la chorégraphie et la musique s'accélèrent pendant que l'espace s'emplit de faisceaux lumineux tracés par un stroboscope et que Lecavalier quitte une partie de son vêtement XL pour adopter un style plus urbain. Le plateau devient dès lors un lieu scénique que l'on pourrait nommer l'entre-deux danses : une performance, qui suggère à la fois le butô, le rap et le *break dance* !

À la sortie du théâtre, les spectateurs semblent partagés entre ceux qui cherchaient à retrouver « la tornade blonde au physique androgyne de rock star, [...] connue de la scène internationale pour ses performances hyperphysiques » (*Le Figaro*), et ceux qui se sont laissé entraîner dans ce voyage au cœur de la danse, où Lecavalier explore différentes tonalités, différents degrés d'énergie. « Il ne s'agit pas tant d'une résurrection que d'une révélation, celle d'une danseuse qui ose enfin intérioriser le mouvement ou déjouer le piège d'une théâtralité espiègle. Une Louise Lecavalier que l'on avait devinée à défaut de l'avoir vraiment vue », écrit Philippe Noisette dans le programme. De la théâtralité à la performance, le triptyque de Louise Lecavalier convie le public à déambuler sur les chemins de la danse, jusque dans ses ramifications les plus extrêmes. Une expérience fascinante, pour quiconque accepte d'emboîter le pas à une artiste qui explore la poésie du corps et ses multiples détours. ¶